

semblait qu'en venant à vous j'adoucisais vos malheurs... et que le bonheur nous revenait...

—Vous avez eu raison, et je n'aurai trop de toute ma vie pour vous aimer et vous rendre heureuse, autant que possible.

—Merci, mon ami. Que vos paroles me font du bien et me consolent déjà des épreuves subies, des ronces et des épines du chemin parcouru depuis quinze mois...

—Gaston vous a dit, n'est-ce pas, que nous allons tout faire pour vous ramener en France, pour vous rouvrir les portes de la patrie !...

—Oui, mais cela prendra du temps, peut-être... vous savez, souvent, il y a loin de la coupe aux lèvres !... Pourquoi, Gisèle,—et sa voix se fit d'une douceur infinie,—pourquoi notre union ne se ferait-elle pas en ce pays ?

En rougissant, elle répondit :

—Pourquoi !

—Le voulez-vous, fit-il tendrement.

Il lut sa réponse dans ses yeux qui brillaient de joie, de bonheur.

En ce moment, la musique joua un air dont ils avaient gardé un doux souvenir : c'était celui du menuet dansé à Paris à l'hôtel de Lasertes

—Vous souvenez-vous ? demanda Jacques, à voix basse, à sa compagne.

Elle sourit et inclina sa belle tête blonde.

—Si nous le dansions encore ? dit-elle.

—Allons-y, répondit-il, aussi bien, il fait frais ici, et cela peut vous faire du mal.

—Où est donc Gaston ?

—Il est rentré, dit Gisèle, rentrons aussi.

Le brave garçon était retourné au bal, depuis quelque temps se disant que ses amis pouvaient se passer de lui pour le quart d'heure, et que sa présence était de trop, peut-être.

Ils dansèrent leur menuet, puis quand ils cherchèrent Gaston, ils le trouvèrent en gentille compagnie.

Il avait vite fait connaissance avec quelques uns des invités de M. de Beauharnois.

C'était d'abord avec le chevalier Bélanger et ses deux aimables sœurs, puis Mlle d'Yonne, charmante brune, très agréable, M. et Mlle Du Fort, etc.

Gaston s'amusait bien, et ce n'est qu'à contrecœur qu'il abandonna la partie, quand sa cousine lui parla de s'en aller à leur domicile.

Le lendemain soir, Jacques se présenta chez son ami, et revit Gisèle.

Ils eurent un doux tête-à-tête dans lequel il fut convenu que le 28 octobre 1734, c'est-à-dire après trente jours, devant le ministre de Dieu, ils uniraient leurs destinées

Leur union fut célébrée sans éclat, selon le désir de Gisèle et de Jacques, à la date mentionnée. (1)

## X

Les lettres envoyées en France, par Gaston et sa cousine pour obtenir la permission de la rentrée de Jacques en ce pays, n'amènèrent pas de résultat.

Alors ce dernier prépara une pétition résumant ses infortunes, et leurs causes, qu'il soumit au gouverneur pour être ensuite adressée au Ministère des Colonies, à Paris.

La correspondance prenait un temps très long à se faire et ce ne fut que le 5 octobre 1735 que MM. de Beauharnois et Hocquart écrivirent au ministre (2) en y joignant la requête du baron d'Orceval.

Mais cette démarche ne fut pas plus heureuse que les précédentes ; de fait, un peu moins, car le ministre dans sa réponse, recommandait au gouverneur et à l'Intendant, " d'avoir soin que d'Orceval ne retourne en France."

Nos amis néanmoins supportèrent cette nouvelle épreuve philosophiquement.

Ils auraient aimé rentrer en France, mais si cela ne se pouvait présentement, ils attendraient.

N'étaient-ils pas heureux ensemble ?

Plusieurs années se passèrent ainsi, et Dieu bénit l'union de Jacques et Gisèle en leur donnant de jolis enfants.

Louis d'Orceval l'auteur des malheurs de Jacques avait rencontré Gisèle à Paris, et l'avait aimé tout de suite ; le coup de foudre, vous savez. Mais cette jeune demoiselle ne l'aimait pas et le lui fit voir, ce qui, naturellement, lui plut peu ; loin de s'avouer battu il jura alors d'en faire sa femme, coûte que coûte.

Mlle de la Tremblaye venait d'apprendre le passage de Jacques à Québec et c'est alors que pour échapper aux attentions du chevalier qui devenaient irritantes, elle résolut de changer son nom et d'aller le trouver incognito, accompagnée de son cousin.

On sait ce qui en advint.

Louis fut très furieux lorsqu'il sut la fuite de celle qu'il aimait, et malgré toutes ses recherches, elle demeura introuvable pour lui.

Il se livra alors au jeu, au plaisir, à la débauche ; et enfin périt lui-même, où le baron avait failli laisser son honneur et sa vie après y avoir englouti presque toute sa fortune.

C'était au printemps de 1742, mais la nouvelle n'arriva à Jacques qu'à la fin de l'été de cette année, en même temps qu'une lettre de la Cour lui permettant de retourner en France.

Un mois plus tard, en septembre, il s'embarqua à Québec pour La Rochelle, avec sa famille, trois amours de filles, les portraits de Gisèle en miniature et deux bambins ressemblant beaucoup à leur père.

Jacques racheta d'Orceval, que son frère avait vendu pour satisfaire à ses plaisirs, et entouré de ceux qu'il aimait, il y coula d'heureux jours, bien mérités, certes, après toutes ses infortunes, et surtout son *Exil par lettre de cachet*.

Regis Roy.

FIN

## HISTOIRE NATURELLE

## LE SUICIDE DU SCORPION

Une question toujours controversée en histoire naturelle est celle du suicide du scorpion. Voici, à ce sujet, ce que dit M. C. J. Wills, médecin anglais aux services du télégraphe de Perse.

Le docteur Fagergreen, Suédois attaché à l'administration persane et qui a résidé vingt-deux ans à Chiraz, m'avait raconté que le scorpion, quand on l'entoure d'un cercle de charbons ardents, fait trois fois le tour intérieur de ce cercle et, voyant qu'il ne peut s'échapper, se perce de son dard. Doutant fort de la chose, et pensant que l'insecte mourait plutôt de brûlure, j'attrapai un jour un énorme scorpion de l'espèce noire. Il y en a deux espèces en Perse : la noire et la grise claire ou jaune grisâtre ; la première est réputée la plus venimeuse. L'insecte, parvenu à toute sa croissance, est généralement long de cinq à sept centimètres, cependant j'en ai vu un qui atteignait près de douze centimètres trois quarts, depuis l'extrémité des pinces jusqu'à la pointe du dard qui est au bout de la queue ; mais il faut considé-

rer cette grandeur pour phénoménale. Celui que j'avais pris était très grand, et, pour vérifier si le dire du docteur n'était point un roman de superstition populaire, je disposai dans ma cour un cercle de charbons ardents d'un diamètre de 91 centimètres, et je refroidis les briques du pavage avec de l'eau pour que le scorpion ne put s'y brûler ; puis, sortant celui-ci du tube de verre dans lequel je l'avais enfermé, je le plaçai bien intact au centre du cercle. Il resta un instant immobile, puis fit effectivement et rapidement trois fois le tour intérieur de sa prison, revint au centre, recourba sa queue, se perça la tête de trois coups de son dard et mourut dans l'instant. Cela, je l'ai vu de mes yeux, et j'ai vu la même expérience donner le même résultat chez un ami auquel j'avais conté le fait."

Les basses classes de la Perse sont seules exposées à la piqûre du scorpion, parce qu'elles marchent nu-pieds et qu'en raison de leurs travaux elles fréquentent les endroits hantés par l'insecte. Cette piqûre n'est mortelle que pour les enfants atteints à la gorge, mais, elle est très douloureuse, et le seul soulagement efficace est l'ammoniaque versée sur la blessure.

A. SAGET.

## PROPOS DU DOCTEUR

## DE LA VIANDE CRUE

Les médecins prescrivent parfois la viande crue, dans certains cas d'anémie, par exemple. Comment doit-on la préparer ? Le bœuf crue présente des inconvénients ; sa chair donne souvent le tœnia ou ver solitaire ; il faut donc y renoncer et accorder nos préférences à la viande de mouton. Je sais bien que cette dernière a un léger fumet qui ne va pas sans déplaire à certains nez trop sensibles ; mais il vaut mieux passer outre, si l'on veut se préserver du tœnia. Donc, nous voterons pour le mouton et nous l'accréditerons auprès de nous en qualité de fournisseur attitré de viande crue.

Nous allons donc prendre une belle côtelette, ôter, à l'aide d'un couteau, les tissus fibreux que nous pourrions détacher, et cela fait, procéder sur une râpe à la division des fibres musculaires.

Nous confectionnerons de petites boulettes et... nous les avalerons.

—Jamais je ne pourrai avaler cela !

—Ah ! vous ne pourrez pas ! Eh bien ! nous allons nous arranger.

Jetez par dessus du bouillon bouillant : la viande sera immédiatement blanchie, et, si c'est la couleur qui vous déplaît, voilà votre dégoût qui va disparaître.

Voulez-vous mieux : mélangez votre pulpe de viande à de la confiture de groseilles ; vous ne la sentirez même plus. Le goût sucré vous déplaît-il, incorporez-la dans de la purée de pomme de terre, de pois, de lentilles. Aimez-vous le cognac, trempez-la dans du cognac ; trempez-la dans ce que vous voudrez, mais ne nous dites plus que vous ne pouvez pas l'avalier.—Dr AMBO.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

*Déculottage des pipes.*—Si vous voulez, fumeurs mes frères, blanchir une pipe en terre ou d'écume, culotée ou déculottée une pipe que l'usage a rendue trop forte, faites passer simplement dans le tuyau et le fourneau un courant de vapeur d'eau, ou mieux d'alcool, et vous lui referez ainsi, à peu de frais, une virginité nouvelle.

(1) Mgr Tanguay, *Dict. Généalogique*, Vol. II.  
(2) *Rapports des Archives 1886*. Ottawa.